

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (Du 2 août 1912) and Temperature (Thermomètre de E. Claudel, Op. Scien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.)

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Mémoires de Sosthène Cornu. Le Monsieur Respectable. Etienne Jolicher. Une pièce qui n'a pas cours. Max et Alex Fisher. Les Arbres. Le retour du gas, Léopold Gros. Le "Permis de visiter", Léon de Tinsau. Bonne Mort, Paul Margueritte. Le Sauveteur, J.-H. Rosny. Cuisine. Près du bonheur, feuilleton du dimanche. Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

L'invincible Armada

Les journaux anglais tracent des descriptions enthousiastes de la revue navale de Spithead qui eut lieu ces jours derniers. Jamais encore on n'avait vu réunie une flotte si formidable. Dans la vaste baie de Spithead ceinte de forteresses, les membres de la Chambre des lords, de la Chambre des communes et les ministres canadiens (à qui M. Winston Churchill était heureux d'offrir ce spectacle) ont pu dénombrer 223 navires. Cette flotte formidable comprenait des unités de premier ordre, léviathans énormes construits avec cette perfection que nul ne conteste aux chantiers maritimes anglais et pourvus des moyens de destruction les plus raffinés. Dans la baie de Spithead s'allignaient 49 cuirassés, 46 croiseurs, 106 destroyers, 24 torpilleurs, 46 sous-marins, etc. Parmi les cuirassés, 19 sont des dreadnought et super dreadnought. Sur ces 223 navires 80,000 hommes d'équipage, merveilleuse-

ment entraînés et dévoués, sont répartis.

Il y a lieu de remarquer, toutefois, que l'optimisme officiel est moins généralement partagé que jamais parmi les hommes qui s'y connaissent et qui expriment une opinion raisonnée. Assurément, disent-ils, la revue de Spithead vient de mettre en ligne un nombre de grands bateaux de guerre supérieur à ce qu'on avait jamais vu, mais égal seulement à celui que possédera l'Allemagne quand elle aura exécuté le programme naval récemment voté. A quel prix, d'ailleurs, la flotte de Spithead n'a-t-elle pas été formée? Le "Daily Telegraph" estime qu'elle coûte à l'Angleterre son prestige dans la Méditerranée puisque sa formation a nécessité une mise à contribution excessive de la flotte que l'Angleterre possédait dans cette mer: "On nous dit, poursuit le "Daily Telegraph", que si nous sommes forts dans les eaux septentrionales, peu importe que nous évacuions la route de l'empire et qu'en aucun cas nous ne pouvons être les plus forts partout en présence des marines croissantes des autres puissances. L'admission de ce principe justifierait le rappel de toutes nos escadres dans les mers lointaines." Et le "Daily Telegraph" de s'élever avec force contre la politique d'économies maritimes préconisée par le gouvernement actuel en vue de permettre d'affecter aux "réformes sociales" des crédits plus vastes.

Le "Daily Telegraph" se console en songeant que les grandes colonies britanniques veillent avec plus de sollicitude que la mère-patrie elle-même à la sûreté de l'empire. Ce journal rappelle ce que Nouvelle-Zélande, l'Australie - sous un ministre socialiste - le Canada ont fait en faveur d'une flotte impériale. Peut-être le salut viendra-t-il de là. En substance, l'argumentation du "Daily Telegraph" paraît soutenable. L'Angleterre a peut-être trop complètement, trop facilement renoncé au "two powers standard" qui lui dictait sa conduite au temps de sa suprématie absolue sur les mers. Le collaborateur du "Daily Telegraph" semble d'autre part hypnotisé à l'excès par le nouveau programme allemand. Il méconnaît ce fait que le vote du programme naval allemand a été suivi du vote par la Douma d'un programme naval russe qui prévoit la création d'une flotte formidable dans la Baltique. Comme il y a tout lieu de croire qu'en temps de guerre la flotte anglaise et la flotte russe coopèreraient, l'amirauté anglaise pourra peut-être, dans un avenir plus ou moins prochain, renoncer à masser toutes ses forces dans les mers septentrionales et regarnir la Méditerranée qu'elle aurait en effet grand tort de trop négliger. A cet égard, le discours prononcé mercredi aux Communes par sir Edward Grey contient d'ailleurs une indication positive: "J'estime, a déclaré le ministre, que nous devons maintenir une force navale suffisante en Méditerranée pour pouvoir en tout temps compter au nombre des puissances navales méditerranéennes." Tout porte à croire que sir Edward Grey n'aurait pas formulé cet avis si l'Angleterre n'était partagée par M. M. Winston Churchill.

Le Canada aidera l'Angleterre à certaines conditions.

Londres, 2 avril.—Le premier ministre du Dominion, M. Robert Borden, au cours de sa récente visite à Londres, a exposé très clairement les vues du gouvernement canadien au sujet de l'appui que cette colonie est disposée à prêter à la mère patrie pour la défense navale de l'empire. M. Borden et ses collègues ont averti le gouvernement britannique que le Canada était prêt à aider l'Angleterre à maintenir sa suprématie navale, mais qu'ils les priaient d'avoir voix au chapitre dans la question des dépenses.

Le somnambulisme de Gautier.

L'éditeur Maurice Dreyfous, dans un livre consacré aux gens de lettres qu'il connut, publie d'amusantes anecdotes sur la faculté d'abstraction que possédait Théophile Gautier. De même que Lamartine se sentait le travail pénible lorsqu'il n'avait pas saupoudré son cabinet de tabac à priser, je tiens ce détail de Polydore Milaud, - de même que Goethe se mettait à la besogne les pieds dans l'eau froide et les yeux fixés sur une plaque de fonte qui tachait d'un carré noirâtre la maison faisant face à sa table de travail, Gautier, pour travailler sans trop d'efforts, avait la manie d'une promenade sur l'impériale d'un omnibus. Au fond, c'est là-dessus qu'il préparait sa besogne, et, arrivé devant sa table, il n'avait plus qu'à en écrire le mot à mot, comme s'il se la fût dictée à soi-même. Et sa faculté de doublement pendant que son travail s'accomplissait en lui était telle, qu'il demeurait capable d'entendre les gens qui lui adressaient la parole et capable de leur répondre; nul ne pouvait soupçonner que sa pensée était ailleurs. Cet état d'âme en double et qu'il a indiqué inconsciemment dans plusieurs de ses nouvelles était l'un des caractères les plus étonnants de sa personnalité. Il était, comme disent les gens du commun, continuellement sorti. Lorsqu'il abandonnait ou relâchait le double effort de la double vie de son cerveau, il en résultait des incidents passablement comiques. C'était le plus ordinairement à table, en famille, que ce phénomène se produisait.

Mais où la chose devenait d'un comique plutôt gênant, c'est quand il recevait un étranger. Au cours de la conversation, il se levait du siège où il était assis, le plus souvent à la manière turque. Alors l'étranger se levait à son tour. Gautier, tout en pensant à autre chose, lui faisait, avec toute la clarté possible, les honneurs des tableaux qui garnissaient les murs de son salon. Au bout de peu d'instants, il commençait à avoir dans le regard et dans la voix quelque chose de vague; sa phrase tombait, plus lentement. Puis, avec un lourd geste de somnambule, il faisait demi-tour, montrant à l'étranger stupéfait son vaste et large dos, puis, toujours en somnambule, sans bruit, il prenait le bouton de la porte qu'il ouvrait, la refermait si sourdement que les chats endormis sur les fau-

teuils n'en étaient pas même troublés. On entendait alors dans le petit escalier de bois, lent, sourd, régulier, un cloc! cloc! cloc! de pantouffles, dont le bruit qui montait, s'éloignait en mesure.

L'étranger était toujours là, debout au milieu du salon. Il ne comprenait rien du tout à ce qui lui arrivait. Il ne savait ni comment rester, ni comment partir. Si l'on avait vent de l'aventure, on allait pecher dans le salon du mieux qu'on pouvait le visiteur en panne; sinon, il restait là tout seul avec son ahurissement.

Au bout d'un temps plus ou moins long, quelqu'un très long, on entendait au haut de l'escalier le cloc! cloc! lourd et lent des semelles de pantouffles qui recommençaient. Le cloc! cloc! descendait, le cloc! cloc! se mêlait au bruit de la porte du salon qui s'ouvrait et Gautier, s'avançant, toujours en somnambule, se trouvait face à face devant l'étranger dont la stupefaction augmentait lorsqu'il entendait la voix de Gautier reprendre, avec un naturel parfait, la phrase qu'il avait commencée tout en tournant les talons. Il n'avait pas la moindre notion de sa fugue. Elle l'avait conduit au deuxième étage, en une grande chambre, où il s'asseyait sur une large banquette de chêne formée par l'avant-corps d'un placard qui épousait tout le mur du fond de la pièce.

Qu'avait-il fait là-haut? Rien du tout. Il avait regardé les quatre murs. Il ne s'était pas même aperçu de sa propre présence. Seulement, quand une heure plus tard, il montait sur l'impériale d'un omnibus, il y trouvait dans sa tête quelques morceaux de chefs-d'œuvre. Ils s'y étaient cuisinés tout seuls, pendant que l'étranger resté en bas se demandait comment il pourrait rester sans être importun ou comment il pourrait s'en aller sans être impoli. La faculté d'illusion du poète n'était pas moins grande. Il disait de sa maison: "C'est une tourne que j'habite accidentellement" et décrivait le palais imaginaire où il résidait habituellement à l'en croire. Et lui-même, à ce moment là, le croyait.

Vous trouverez cette station au nom singulier dans l'indicateur des chemins de fer à la page 120 K, ligne de Labouheyre à Mimizan-les-Bains.

La station de Trottoir de Bourricos avait ceci d'unique jusqu'à ces derniers jours qu'il ne s'y arrêtait qu'un train par an, le 24 juin, à 2 h. 52. Un de nos amis, dit le journal qui a relevé ce fait curieux, vient de nous demander d'user de notre influence auprès du ministre des Travaux Publics pour lui obtenir la place de chef de gare.

Malheureusement, il s'y prend trop tard. Depuis le 1er juillet, deux trains s'arrêtent tous les jours à Trottoir de Bourricos, à 10 h. 41 et 17 h. 24. Il n'y a plus aucun intérêt à être chef d'une gare aussi fréquentée.

COMMENT ON DEVIENT TENOR.

Mme Judith Gautier, à qui l'on doit des mémoires charmants et quelques œuvres exquises, vient de nous donner un des livres les plus amusants qu'on puisse lire sur l'histoire du théâtre. C'est la biographie de Mario. On sait qu'en 1845 Mario et Giulia Grisi unirent leurs destinées. Or, Giulia Grisi était la cousine germaine de la mère de Mme Judith Gautier. Celle-ci possédait donc toutes sortes de souvenirs. De plus, la fille de Mario vient de publier en anglais une biographie du ténor. C'est de ces deux sources que Mme Judith Gautier a composé son ouvrage.

Il est écrit avec beaucoup de simplicité, dans un français délicieux, et avec l'art de conter le plus parfait. Et tel est le sujet, qu'il commence exactement comme un roman de cap et d'épée. Il y avait à Gènes un jeune officier de la garde, extrêmement beau. Son père, gouverneur de Nice, descendait d'une famille dalmate connue depuis le onzième siècle, et appartenait à la première noblesse du royaume de Sardaigne. C'était un conservateur fidèle et un père à la Manlius. Son fils était le condisciple de Cavour, et l'ami de Mazzini. Le père et le fils s'entendirent mal. A la fin, le père prit une résolution héroïque: de Nice, où son fils avait été envoyé près de lui comme aide-camp, il le renvoya à Gènes afin de recevoir un ordre à porter pour Cagliari, c'est-à-dire pour être enfermé dans cette forteresse. Arrivé à Gènes, le jeune officier implora en vain le roi; alors, plutôt que d'être captif, il écrivit sa démission et essaya de s'enfuir. Mais il était surveillé et il allait se perdre. Un billet l'avertit de se trouver dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Une dame qu'il avait aimée vint l'y trouver et le cacha dans le palais même, dans l'appartement des dames d'honneur, où la police ne vint pas le chercher.

Quand il put s'enfuir, il vint à Paris et à Londres. Là, des amis lui conseillèrent d'entrer à l'Opéra. Meyerbeer l'y poussa. L'étudia, et au bout d'un an, le marquis de Candia débutait sous le nom de Mario. Ce début retentissant fut un triomphe. On admira la distinction du débutant, son allure de gen-

tilhomme, la perfection de son jeu, sa voix merveilleusement douce et pure. Il fut admiré comme chanteur et passionnément aimé. Mme Gautier raconte la plaisante histoire d'une Anglaise à demi-folle, qu'il appelait furieusement la tête de mort et qui le poursuivait pendant des années. Un jour il prit une grande résolution: il déclara au régisseur qu'il ne chanterait point si cette personne qui l'obsédait demeurait assise à l'orchestre. Le régisseur très embarrassé la fit partir. Mais tout à coup Mario reçut sur la tête une pluie de pétales de roses. La tête de mort, réfugiée dans une avant-scène se rappela ainsi à son souvenir. Engagé pour l'Amérique, il pensait en être débarrassé. Le temps était mauvais, et Mario était seul sur le pont. Un coup de roulis le fit chanceler, et l'envoya contre un paquet de voiles. Un gémissement en sortit. L'Anglaise était là, cachée, malade et heureuse.

Des pluies de fleurs, des avalanches de boîtes de cigares tombaient sur la scène aux pieds de ce beau garçon. Il n'était pas sans fierté de cette beauté. Il s'était taillé la barbe comme on représente celle du Christ. Un jour, en Russie, où il était le favori de la cour, l'empereur Nicolas lui ordonna de chanter un rôle qui se passait au dix-huitième siècle, et pour lequel il devait être rasé. Mario refusa. L'empereur se fâcha. L'impératrice le fit appeler, et essaya de s'interposer. Mario fut inflexible: "Je suis prêt, dit-il, à donner ma vie pour Votre Majesté; mais ma barbe, jamais." Nicolas n'admettait pas qu'on n'obéisse point. "Chanter ou partir", dit-il. Sur le champ Mario renvoya ses appointements, fit ses malles et partit.

LE CLUB DES CENT.

Le Club des Cent se désigne lui-même comme surveillant général des routes de France. Récruté "dans l'élite du monde de la politique, des arts et du commerce", il élit un conseil directeur dont chaque membre doit avoir couvert en automobile au moins 40,000 kilomètres, c'est-à-dire un chemin égal au tour du monde. Ces vétérans de la route se sont donné pour tâche de faciliter le tourisme à leurs confrères moins expérimentés et particulièrement de leur rendre agréable le gîte et le couvert. A cette fin, ils prônent les bons hôtels, vitupèrent les mauvais, formulent, à l'adresse de tous, des desiderata. Le Club des Cent, disent-ils, fait aux auberges qu'il recommande une réclame fructueuse et gratuite; il a donc le droit d'exiger d'elles quelques satisfactions. Ses exigences sont d'ailleurs modérées, car elles sont celles du grand public.

Que demande l'immense majorité des voyageurs? du confort et point de luxe. Le vrai touriste, celui qui se promène pour son plaisir et non point par snobisme, est d'accord en cela avec le commerçant qui voyage pour affaires. Il a horreur du palace prétentieux qui lui fait payer un prix exorbitant quelques faux semblants d'élégance et qui se dédommage du coût de ces splendeurs en rognant sur la nourriture.

Point d'hôtels monstres; tel est la première maxime.

car on rencontre souvent un bon patron, rarement un bon gérant, et d'autre part, plus la cuisine ressemble à la chimie, un bon hôtel est celui où l'on est reçu par le patron et où la table est bonne. Un hôtel où on ne mange pas très bien est un hôtel déplorable, en dépit du luxe extérieur, car nous mangeons des biftecks, non des fauteuils Louis XV.

Mais encore, qu'est-ce que la bonne cuisine? C'est la cuisine française. Elle se fait avec des ingrédients frais, des viandes de qualité choisie; elle ignore les potages qui s'achètent en bouteilles et en boîtes, les sauces fabriquées en usines, la gelée confectionnée à la colle de poisson. Le sel, le poivre, le sucre, la moutarde, doivent être présentés dans des récipients couverts; les biscuits dans des boîtes, les fromages sous cloches. "Donnez à déjeuner à vos hôtes, pas aux mouches." Cultivez une spécialité: un hôtelier qui n'a pas une spécialité est indigne du Club des Cent. Faites de bon café, exempt de chicorée; faites-le sur commande, car préparé d'avance c'est une affaire de lavasse, et c'est à son café que l'on juge un hôtel. Ayez de bon vin; soignez-le. Un hôtelier qui ne conserve pas derrière les fagots quelques vieilles bouteilles, n'est qu'un gargotier.

Que le lit soit digne de la table. Point de tentures; point de faux acajous. Une chambre claire; un parquet ciré ou lavé; du linge très blanc; beaucoup d'eau, des servantes nettes et peignées. Achetez tout dans votre pays. Des faïences bretonnes en Bretagne; des meubles normands en Normandie. Soyez de chez vous; sauvez la couleur locale. A bas les produits de bazar international!

Petits hôteliers, n'affublez pas vos garçons d'habits généralement sales; tout vêtement est bon s'il est propre. Et surtout, autant qu'il se peut, prenez votre personnel en France. On comprend que, pour la commodité des "forestiers", il soit nécessaire d'employer quelques serveurs au courant des langues étrangères. Mais il ne faudrait pas sacrifier à l'agrément du cosmopolite les vieilles et respectables habitudes de l'indigène. Il y a encore des Français qui voyagent en France et des Parisiens qui fréquentent les restaurants de Paris.

FORT ESPAGNOL.

La troupe d'opérette du Fort Espagnol continue à attirer la foule désireuse d'entendre, Nell Gwynne, une des œuvres les plus mélodieuses de Planquette. Cette opérette sera donnée aujourd'hui en matinée ainsi que dans la soirée. La semaine prochaine, la direction à la demande générale donnera "Fra Diavolo".

Abonnement hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des nouvelles de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 54 Commencé le 25 mai 1912

L.H.

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

DEUXIÈME PARTIE

—DE—

—C'est bien pour cela que je pars tout à fait incognito!

—Vous ne pourrez passer incognito sur les bateaux qui font

le service... ni même à la gare du Nord.

—Assés, je ne prends pas le train... pas plus que je ne m'embarquerai sur un bateau ordinaire. Nous filons en auto: à Boulogne, nous louons un yacht quelconque... dont vous aurez l'amabilité de vous occuper... nous débarquons à Folkestone... on à Douvres... ou plutôt dans quelque petit port environnant... Personne ne s'occupe de nous... Nous sommes demain matin à l'exposition hindoue... c'est-à-dire que vous avez l'amabilité de vous y rendre pour moi... vous traites avec le manager du fakir... je suis bien certain de son silence... Nous nous faisons livrer le cerceau de laque... Et le soir, ou le lendemain matin, nous sommes rentrés à Paris!... Vous fixerez vous-même, mon cher, vos honoraires!...

Mathias eut le geste le plus dégagé: est-ce qu'il ne s'en rapportait pas à la générosité du prince!

—Alors c'est dit! faisait celui-ci.

Les traits de Mathias s'éclaircissent encore plus: comme cette proposition lui venait à point! Comme le maharajah lui offrait l'occasion de s'emparer plus complètement de lui, durant ce long voyage en tête-à-tête!... Et quel répit, ce départ imprévu, voilà par un autre, lui apportant au milieu de cette lettre... En fin, il entrevoit déjà la possibilité de rentrer, lui, incognito, à Paris, c'est-à-dire d'avoir quelques heures... pour surveiller son fils... pour percer tout le secret de celui qui se prétendait maintenant M. Morel... avant de se retrouver face à face avec eux!... Il aurait eu le temps de s'armer... de prendre ses dispositions via à-vis de la princesse, à qui il avait si outrageusement menti!...

Cette halte au milieu du drame, lui permettait d'espérer encore la victoire!

—Altezza! dit-il, avec le plus aimable empressement, disposez de moi! Je suis entièrement à vos ordres!

billité de rentrer, lui, incognito, à Paris, c'est-à-dire d'avoir quelques heures... pour surveiller son fils... pour percer tout le secret de celui qui se prétendait maintenant M. Morel... avant de se retrouver face à face avec eux!... Il aurait eu le temps de s'armer... de prendre ses dispositions via à-vis de la princesse, à qui il avait si outrageusement menti!...

Cette halte au milieu du drame, lui permettait d'espérer encore la victoire!

—Altezza! dit-il, avec le plus aimable empressement, disposez de moi! Je suis entièrement à vos ordres!

—Alors c'est dit! faisait celui-ci.

Les traits de Mathias s'éclaircissent encore plus: comme cette proposition lui venait à point! Comme le maharajah lui offrait l'occasion de s'emparer plus complètement de lui, durant ce long voyage en tête-à-tête!... Et quel répit, ce départ imprévu, voilà par un autre, lui apportant au milieu de cette lettre... En fin, il entrevoit déjà la possibilité de rentrer, lui, incognito, à Paris, c'est-à-dire d'avoir quelques heures... pour surveiller son fils... pour percer tout le secret de celui qui se prétendait maintenant M. Morel... avant de se retrouver face à face avec eux!... Il aurait eu le temps de s'armer... de prendre ses dispositions via à-vis de la princesse, à qui il avait si outrageusement menti!...

Cette halte au milieu du drame, lui permettait d'espérer encore la victoire!

—Altezza! dit-il, avec le plus aimable empressement, disposez de moi! Je suis entièrement à vos ordres!

navires, qui se faisaient écraser contre des coquilles de noix, entredes iceberg!...

Quant au maharajah!... ah! le pauvre homme!... Comme il l'avait soupçonné à tort!... Quel gentil accoutrement il avait fait!... Et quelle joie il aurait à lui révéler, plus tard... quand toutes ces choses seraient été arrangées... que c'était, lui, Jean Le Kerlaoc, ou Pierre Lebonnier, ou plus exactement Pierre Moreau, qui avait tenu la petite Kita vagabonde dans ses bras, quand le voile de la mort s'était étendu sur la pauvre maman, qu'il avait vainement essayé de disputer à la Camarde!

—Quand toutes choses seraient arrangées!...

Voilà qui n'était pas précisément comode, avec cette complication, s'il révélait la vérité à son jeune ami, de désespérer à jamais son bon, son gentil, son cher... leur cher Stanislas à tous!

Que c'était été facile sans ça!... Oh!...

—Ont-ils assez perdu la boule, toutes les deux, rien que de m'apercevoir!... Et comme cette vieille toquée d'Anglaise doit leur rentrer le poignard dans la plaie, en leur répétant, sur tous les tons, que je suis la vieille image de Pierre Lebonnier, qui lui a dégoûté sa petite Mary, sur le bateau!... Oh! m'avait placé M. Mathias Gé-

volski!... Mathias Gévolkski!... Oh! sera-t-il allé le pêcher, cet état civil!... Bah!... ce n'est pas une assés simple chose que l'aura embarrassé!... N'aura-t-il pas assassiné un Mathias Gévolkski, pour lui chiper ses papiers!... détail de peu d'importance et qu'on ne me regarde pas!... Mais ce qui me regarderait c'est ma femme!... femme de M. le Maharajah!... c'est d'être rigolo!

A cette pensée il faillit s'abandonner à la plus tonitruante envie de rire... Mais l'image mélancolique et charmante de Stanislas était sans cesse devant ses yeux!...

—Stanislas!... son fils!... ce fils, dont Gerfaut se faisait gloire... gloire surtout de ne l'avoir pas abandonné!... quand il était étudiant!... et dont personne n'a jamais connue la mère!... Ah ça!... la mère... la maman serait elle?...

Les yeux de Jean Le Kerlaoc s'ouvraient démesurément, comme s'il pouvait voir dans le passé.

—Il s'est toujours si admirablement fiché de moi, cet animal!... et pas lui seul!... N'ai-je pas failli me prendre quelques minutes, à la comédie de cette grande, le soir de mes noces... Est-ce que?... Ah ça!... Ah ça!... mais...

Il frissonnait... —Etait-il déjà des compléments... comme il le sont, et

rement, aujourd'hui!... Donc des amants?... Et c'est lui qui aurait fourré sur mon chemin cette!...

Certains mots ont beau être authentiquement français, la déconscience ne permet plus de les écrire... Mais rien n'emrayait la liberté de langage de Jean Le Kerlaoc: et la très belle personne, qui était aujourd'hui princesse de Kivant, regard à ce moment, un des substantifs les plus saourez de notre vieux langage.

Jean Le Kerlaoc se perdit, quelques instants, en des hypothèses rétrospectives... Mais il était bien inutile de s'y attarder: tout le passé se découvrait sans doute, comme il avait découvert le présent! Et le présent était merveilleusement lumineux!

—Où Gerfaut... ou Mathias Gévolkski!... qui, ayant rencontré, sur son chemin, son pauvre frère, à l'instant où le maharajah arrivait à Paris, l'avait fait disparaître, croyant se débarrasser de son vieux camarade, si dangereux!

—Qu'a-t-il bien pu faire de lui?

Jean Le Kerlaoc frissonnait encore: n'était-ce pas comme un arrêt de mort, de pouvoir troubler la quiétude d'un tel et si paisamment bandid?

Mais quand il se sera aperçu que c'était mon frère!... à moins, murmurerait Jean Le Kerlaoc tout glacé maintenant, qu'il eût simplement chargé quelques malfaiteurs de faire le coup!... Brg...

Mais il s'efforçait de chasser cette angouisse définitive!... parce qu'il voulait espérer quand même!... parce que c'était été trop de malheur pour les braves gens!... trop de bonheur pour ce coquin!

—Et puis... la mort brutale... avec la complétude de quelques anabiteres... cela n'est pas dans sa manière!... Les médecins ont tant de moyens de se débarrasser des gens qui les gênent!...

D'ailleurs, des circonstances rassuraient Jean Le Kerlaoc: un homme qui venait tuer, on le fait frapper la nuit... sur quelque route déserte... ce qui eût été particulièrement aisé tandis que son frère revenait de la gare de Sannois!...

Au lieu de cela, on l'avait guêté, à son retour chez lui... on lui avait tendu un piège, pour l'attirer dans le fond de son jardin... on l'avait élevé!... avait été emporté dans une voiture... Où?

Evidemment en quelque lieu où Gévolkski l'attendait!... Quel soit!... peut-être en ce laboratoire de Saint-Ouen!... dont il faisait tant d'embarras... où il poursuivait de si merveilleuses découvertes...